Document généré le 12 oct. 2024 00:34

Recherches sociographiques

Jean MÉNARD, *La vie littéraire au Canada français* : Paul GAY, *Notre roman*; Axel MAUGEY, *Poésie et société au Québec*

Jean-Charles Falardeau

Volume 14, numéro 3, 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055633ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055633ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1973). Compte rendu de [Jean MÉNARD, *La vie littéraire au Canada français* : Paul GAY, *Notre roman*; Axel MAUGEY, *Poésie et société au Québec*]. *Recherches sociographiques*, *14*(3), 407–411. https://doi.org/10.7202/055633ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

disciples scrupuleux de bien interpréter la lettre de leur maître. Nous même, nous sommes témoins de cette dévotion qui — comme dirait Brassens — est bien de chez nous. À notre avis, il faudrait plutôt demander à ceux qui se plaignent pourquoi des maîtres si brillants n'ont pas engendré des disciples plus avertis. Si les auteurs de ce recueil se posaient la question, ils se rendraient peut-être compte que leurs « ancêtres sociologues » du Québec ont quand même essayé en tant qu'« individus » ou en tant que « classes », « à l'intérieur de limites bien arpentées », de faire l'histoire de leur peuple, de la comprendre et de la rendre moins « colonisée », nous voulons dire plus possible.

H. Osvaldo URBANO

École régionale d'éducation des adultes,
Cuzco.

Jean MÉNARD, *La vie littéraire au Canada français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1971, 258 p. (Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 5) ; Paul GAY, *Notre roman. Panorama littéraire du Canada français*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1973, 192 p. ; Axel MAUGEY, *Poésie et société au Québec (1937-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, 290 p. (Vie des lettres canadiennes, 9.)

Voici trois livres qui ont en commun de constituer des rétrospectives ou des tentatives d'analyse de la littérature québécoise, chacun se situant dans une optique et révélant des mérites ou des démérites fort divers. Voyons-y de plus près.

Le livre de Jean Ménard n'existerait pas que l'histoire ou la critique littéraire ne s'en porterait que mieux. Déjà, un de ses ouvrages, *De Corneille à Saint-Denys Garneau*, en 1957, notamment ses chapitres sur le « Journal de Saint-Denys Garneau » et « Le mythe chez Gérard de Nerval » laissaient planer plus que des interrogations sur la qualité de sa démarche anecdotique, livresque, fréquemment aberrante. Celui-ci se situe à un égal niveau d'incompétence, se présentant d'ailleurs sous un titre en porte à faux. Il ne s'agit nullement de « la vie littéraire » (sauf, peut-être, dans la seconde partie, la moins mauvaise du livre, sur « La poésie du terroir au Canada français » — et encore !) mais bien plutôt d'un *Carnet de lectures* : ce sous-titre de la troisième partie devrait être celui de l'ensemble de l'ouvrage. On ne peut, en effet, écarter l'impression qu'il s'agit d'études déjà publiées ici et là dans des revues, au fil du temps. Si c'est le cas, pourquoi ne pas signaler franchement le lieu et la date de la parution originelle de chacun des essais ? Le lecteur, mieux renseigné, serait peut-être enclin à accorder le bénéfice de plus d'indulgence. Dans l'hypothèse contraire, on n'en persiste pas moins à se demander quelles raisons ont incité une collection pourtant sérieuse comme celle des *Cahiers* du Centre de recherche en civilisation canadienne-française d'Ottawa à condescendre à publier de telles inepties. Ne possédons-nous pas suffisamment de recueils de ces petites, de ces toutes petites histoires de notre littérature pour aborder enfin les questions fondamentales qu'une critique authentique est en mesure de poser aux œuvres et aux époques littéraires ? On n'a que l'embarras du choix des méthodes. De grâce, que l'on en choisisse une et que l'on tente de l'appliquer à fond !

C'est heureusement ce qui se pratique depuis quelques années, tant dans l'université qu'en dehors de l'université, et il est d'autant moins concevable qu'en 1971 on se cramponne à une critique littéraire définie « un peu comme la lampe de Psyché » (p. 11) ! « Les universitaires, écrit encore l'auteur [...], peuvent faire de vastes enquêtes sur les lettres canadiennes, découvrir, parmi les clichés et les platitudes, des états d'âme québécois » (*Ibid.*). Qu'il ait découvert nombre de platitudes, on en conviendra aisément. On cherche cependant en vain, sous les lueurs de sa fumeuse lampe de Psyché, quelque indication originale des « états d'âme québécois ». Je plains, au contraire, l'étudiant de CEGEP qui, par exemple, prendra au sérieux le rapprochement entre *Le barachois* et... les

Nourritures terrestres; qui cherchera à comprendre en quoi Monseigneur Savard « décrit » des nourritures nordiques » (p. 56) et pourquoi on doit le qualifier d'« olympien » — réponse: parce qu'« il plane dans les hauteurs... » (p. 57). Aussi bien, on peut déplorer que Robert Charbonneau « pendant dix-huit ans (n'ait) publié que deux livres » (p. 59) mais n'est-il pas saugrenu de proposer comme explication la rengaine rebattue qu'il faut « fustiger une société qui accorde si peu de loisirs aux intellectuels et qui les condamne au silence » (pp. 59–60)? De quels postulats s'inspire une « critique » qui, à propos de *Quand j'aurai payé ton visage* de Claire Martin, fait « souhaiter (sic) une peinture moins noircie de la bourgeoisie montréalaise » (p. 216)?

Il serait trop facile et indélicat de multiplier les exemples, d'autant que l'auteur nous prévient gentiment dans son « Avant-propos » qu'il n'aime pas que « dans la province de Québec [...] on pratique fréquemment les abattages spectaculaires et théâtraux » (p. 11). Pour ne pas trop le chagriner et par respect pour les travaux de ses collègues universitaires, je le laisse sans plus à ses vastes enquêtes et à ses platitudes. Non sans formuler une dernière réflexion inspirée par la question qu'il soulève en se demandant « si nous avons atteint l'âge esthétique » (p. 11). Sans aucun doute: oui. Il ne faudrait pas, toutefois, multiplier les ouvrages de ce type qui risquent d'accentuer une dégradation qui n'est que déjà trop engagée. Un ouvrage à ne pas lire, surtout à proscrire aux moins de dix-huit ans si l'on souhaite qu'ils conservent quelque goût pour la littérature.

De l'ouvrage de Paul Gay, *Notre roman*, je ne sais trop que penser. Déjà, l'auteur avait publié un « Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaire et collégial », sous le titre *Notre littérature* (HMH, 1969), qui se situait plutôt favorablement entre la *Littérature canadienne-française* du P. Samuel BAILLARGEON et le collectif sous la responsabilité de Pierre de GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec:* notre « Lagarde et Michard » en mieux. Son livre nouveau, centré sur la littérature romanesque, est de facture et de préoccupation analogues: ouvrage pédagogique, destiné semble-t-il à ceux qui font métier d'enseigner la littérature québécoise parce qu'elle est aux programmes secondaires et pré-universitaires. Je veux bien que de tels guides soient occasionnellement utiles à des enseignants surchargés et pressés (le sont-ils vraiment?) mais, je répète ma question d'il y a un instant, n'en sommes-nous pas déjà un peu gavés? Et si, au surplus, à chaque chapitre ou à chaque section, on renvoie le lecteur, comme le fait Paul Gay, à de bonnes études existantes sur un auteur ou sur une époque et que, de toute façon, les étudiants doivent (je l'espère) lire eux-mêmes les auteurs, à quoi se réduit l'intérêt de tels ouvrages? J'y vois, pour ma part, une persistance culturelle d'un besoin d'enseigner selon un mode catéchistique. Le catéchisme religieux étant en perte de vitesse et d'intérêt, allons-y pour les « catéchismes » en littérature québécoise: quel est le plus grand roman de notre littérature? — « *Kamouraska* » (p. 149); par quoi se caractérise Jacques Ferron? — « artiste aux innombrables facettes, (il) promène sur le passé et le présent un sourire incisif et moqueur... » (p. 132). Oh, ces manuels « qui nous habitent »! Mon Dieu, délivrez-nous de *ce* mal. Ainsi soit-il.

J'ai retenu pour la fin, bien qu'il soit chronologiquement antérieur au précédent, l'ouvrage d'Axel Maugey dont le titre, à lui seul, promet une étude imposante. Thèse dirigée par Edgar Morin, ce qui en principe est de bon augure, elle s'offre solennellement flanquée de deux textes d'éminents patrons français: une élogieuse « Préface » de Jean Cassou; en « Appendice », une méditation arabo-québécoise dans le style opulent et lyrique dont le Professeur Jacques Berque a le secret, « Tropique du nord », extraite de *L'Orient second*, dont on demeure toutefois incertain des liens obscurs qui la relient à l'ensemble de l'ouvrage. L'auteur, nous rappelle Jean Cassou, est poète autant que sociologue; il est jeune; son œuvre est œuvre de science, acte de connaissance et aussi acte de justice et d'amitié. Il était normal que, face à la société québécoise, il ait choisi d'en étudier la poésie plutôt que la prose, d'autant que, comme le rappelle encore Cassou, « c'est dans la poésie plus que dans la prose que se pose le pathétique problème d'une langue coupée de sa source... » (p. xii). Il est bon, par conséquent, ajoute Cassou, qu'Axel Maugey « ait commencé son étude du drame québécois par l'étude du drame de la langue parlée au Québec et parlée par la poésie, c'est-à-dire selon l'effort primordial, radical de la langue même pour se sentir elle-même dans la réalité de son existence et au moment même qu'elle s'exerce à l'expression du monde » (*Ibid.*). On ne peut mieux dire. D'ailleurs,

si je ne me trompe, ce sont là des propos fort semblables à ceux que Fernand Dumont, lui *aussi* poète et sociologue, a tenus à plusieurs reprises (en particulier dans *Le lieu de l'homme*). Nous sommes donc, d'entrée de jeu, en excellente compagnie.

Que l'auteur soit jeune, j'en prends seulement comme exemple la naïveté qui lui fait affirmer sans broncher que « le professeur Jacques Berque (a été) l'un des tout premiers Français à comprendre exactement la vérité québécoise (sic) » (p. xiv). Et Albert Béguin, Pierre Emmanuel, Pierre-Henri Simon, Henri Marrou, Jean-Marie Domenach, Claude Julien?... Comme si, au surplus, il n'y avait eu, dans le passé et maintenant, qu'une vérité québécoise. Mais là n'est pas l'essentiel.

L'essentiel est que nous sommes en présence d'une consciencieuse étude des thèmes dominants et des visions du monde des poètes québécois durant les trente dernières années, c'est-à-dire depuis qu'il existe une poésie québécoise et non plus seulement des poètes isolés. L'auteur, s'inspirant des travaux de Jean-Pierre Richard, pratique en l'élaborant la méthode thématique qui semble bien la plus appropriée pour aborder l'indéfinissable univers de la poésie. Son objectif est « de dégager la vision du monde contenue dans les œuvres les plus significatives » (p. 7). Plus exactement, répète-t-il en précisant sa pensée, « notre tentative prétend à deux résultats : d'abord l'interprétation des œuvres dans le but de dégager la vision du monde des poètes du Québec ; ensuite, la compréhension de ces œuvres, c'est-à-dire leur appropriation plus complète, en essayant de rejoindre en elles l'esprit et la lettre afin d'appuyer les résultats de l'étude thématique qui révéleront la problématique de chaque auteur » (p. 124). Les douze poètes auxquels il s'arrête sont sans doute parmi nos plus représentatifs : Lapointe (Paul-Marie), Giguère, Pilon, Miron, Préfontaine, Lapointe (Gatien), Chamberland, Brault, Ouellette, Godin. Appliquant la minutieuse démarche qu'il s'est proposée (p. 131), il met à jour les éléments essentiels de l'univers poétique de chacun. Avec un respect, une précision, une sympathie qui font de ses analyses des explorations relativement réussies du domaine interdit de la création poétique. Je dis : relativement, car la minutie des déconstructions thématiques de Maugey est telle qu'elle finit par délayer l'œuvre de chaque poète de façon que ces poètes ne sont pas loin, en dernière analyse, de sembler interchangeables les uns avec les autres.

J'exprime encore plus de réserves à l'égard du sociologue dont la « Conclusion », dans laquelle il tente de mettre en regard les visions du monde de nos poètes et la société québécoise, ne laisse pas d'être équivoque. « Il nous apparaît, écrit-il, que l'élaboration de structures formelles, en poésie, notamment, peut être la preuve qu'un groupe a atteint, à ce niveau poétique du moins, un degré de cohérence révélateur de l'organisation de la classe sociale correspondante... » (p. 257). On sent que l'ombre du regretté Lucien Goldman n'est pas loin. Que l'on peut aussi discuter cette fragile hypothèse. Maugey ajoute : « Le rôle des poètes québécois aura donc été primordial en *provoquant* (c'est moi qui souligne) dans une société à dominante jeune une prise de conscience ouverte vers l'avenir ; d'où leur influence sur les élites en place... » (*Ibid.*) Il me semble assez douteux que nos poètes aient « provoqué » une prise de conscience nouvelle ni, hélas, qu'ils aient eu beaucoup d'« influence » sur les élites, y compris celles des jeunes. Ne serait-il pas plus juste, et non moins profond, de discerner dans les visions du monde des poètes du Québec, plutôt que des ferments actifs de transformation sociale, des annonciations de la société en devenir ? La question reste ouverte mais j'incline, pour ma part, du côté de la seconde hypothèse.

Cette équivoque de la « Conclusion » nous renvoie à toute la première partie de l'étude de Maugey, la partie proprement sociologique qui m'apparaît tour à tour ambiguë, confuse ou, par moments, inutile. Il est regrettable que l'auteur ne s'en soit pas tenu à Jean-Pierre Richard et ait cru bon de se laisser guider par Serge Doubrovsky. Il identifie malencontreusement « vision du monde » et « idéologie » ou, tout au moins, prétend atteindre la première par l'intermédiaire de la seconde. « L'étude objective de l'œuvre, écrit-il, permet d'établir des liens évidents entre l'œuvre et la société par le truchement des idéologies pour déceler si la vision du monde du poète se situe ou non dans les perspectives idéologiques de la société » (p. 127). Sur quoi peut-on se fonder sociologiquement pour affirmer une nécessaire relation de dépendance entre la vision du monde et l'idéologie ? Il peut, bien sûr, exister et il existe, tant dans les œuvres poétiques ou romanesques que dans la société elle-même, des osmoses entre l'une et l'autre. Mais elles sont radicalement différentes l'une de l'autre ; la vision

du monde est latente, généralement inconsciente ou informulée, globalisante; l'idéologie est explicite, systématique, souvent doctrinale. Telle ou telle idéologie qui prévaut dans un groupe ou dans l'ensemble de la société peut n'avoir aucun rapport avec la ou les visions du monde de ce groupe ou de la société. S'agissant des univers imaginaires des poètes, il est éminemment juste d'y chercher des visions du monde mais celles-ci ne récèlent pas toutes, loin de là, des traces d'idéologies.

La mise en rapport de la poésie (comme aussi du roman, *mutatis mutandis*) avec une société comprend trois temps. Premier temps : s'arrêter aux œuvres considérées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, afin d'en dégager toutes les significations latentes et, en dernière analyse, les visions du monde *ou* les idéologies si elles en contiennent ; second et troisième temps : éclairer les œuvres par la société ; éclairer la société par les œuvres. Maugey s'acquitte assez bien du premier temps. Si je le lis bien, il s'arrête davantage au second temps qu'au troisième mais l'erreur méthodologique dont il est victime, à la suite de Doubrovsky, est de prétendre éclairer les visions du monde de la poésie par les idéologies collectives. Il eût fallu, cherchant à éclairer la poésie par la société, dégager de celle-ci, non pas des idéologies, j'insiste, mais plutôt des traits de mentalité, des attitudes collectives, certaines visions du monde caractéristiques de tels ou tels segments de la société.

D'où, à mon avis, l'impertinence du premier chapitre de la première partie consacré à l'étude des idéologies au Québec depuis 1945, chapitre par ailleurs mal construit et mal documenté. Bien habile le lecteur étranger ou québécois qui s'y retrouvera à travers ces télescopages, ces retours en arrière, ces répétitions, ces oublis. L'auteur aurait été bien inspiré de lire au moins l'excellent petit livre de son compatriote Michel BERNARD, *Le Québec change de visage* (Plon, 1964) ou, peut-être, de consulter un ou deux Québécois en outre de ses informateurs montréalais, ce qui lui eût permis plus que des références cursives à notre « ère mérovingienne » que fut le régime Duplessis et plus qu'une demi-ligne à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval comme « centre de contestation » dans les années 50 (p. 27). Pour des raisons analogues, le second chapitre de cette même première partie sur « les caractéristiques fondamentales du milieu des poètes du Québec », outre qu'il est largement hors de propos, demanderait d'interminables mises au point. Je m'en tiens à deux remarques : il est impardonnable, si l'on traite de l'histoire des idées et de la littérature durant notre XIXe siècle (en faisant grand état, bien sûr, du fameux « jansénisme » que nous a inventé Jean LeMoyne), de ne pas évoquer les travaux de Georges-André Vachon ; en second lieu, n'est-il pas un peu sommaire d'affirmer que « le groupe des poètes de *Parti pris* adhère *globalement* (je souligne) par ses thèmes au mouvement de l'Hexagone... » (pp. 71, 106) ? Il s'agit là de deux générations différentes de la jeune poésie québécoise. Or, les générations sont très brèves chez-nous, on aurait dû le dire à M. Maugey. Relisons Yves Préfontaine, de la génération de l'Hexagone : « Maintenant, écrivait-il, nous sommes au temps du rugissement », mais subsistaient chez les poètes de sa génération la hantise des difficultés de la communication, la quête de l'identité individuelle et collective, la fascination de l'hiver. C'est la génération de *Parti pris* qui effectivement a rugi.

L'étude d'Axel Maugey suggère, on le voit, des résonances de tout ordre. Il faut sans doute beaucoup pardonner au jeune sociologue qui a si étrangement perçu notre société parce que le poète en lui a cherché à comprendre nos poètes. Reste que si nous voulons vraiment apprécier ceux-ci, nous devrons continuer à revenir aux belles études que leur ont consacrées Gilles Marcotte, Jacques Brault, Jean-Guy Pilon.

Jean-Charles FALARDEAU

Département de sociologie,
Université Laval.